



Lettres ou pas Lettres

Kimono maniaque

Dans "L'Ami japonais", Marc Petitjean raconte comment un peintre peut concilier tradition et modernité sans se mélanger les pinceaux.

SI KUNIHICO MORIGUCHI vivait en France, Stéphane Bern ouvrirait une souscription pour l'entretenir : au Japon, ce dernier est un « trésor national vivant » – titre officiel. Né en 1941, il est d'autant plus célèbre que son père, Kakô, bénéficia du même honneur. Leur spécialité commune : la peinture sur kimono. Le père excella dans la représentation de motifs traditionnels, pruniers, cascades, grues, bambous, peints selon la technique du yuzen. Pour ne pas déperir, Kunihiro prit le large, un beau jour de 1963, sur un paquebot à destination de Paris.

Adieu, la maison-atelier de Kyoto, régie par un maître tout-puissant, avec disciples et arpètes à son service. Au programme : se taire, obéir, faire le ménage et partager jusqu'à la salle de bains, avec une « eau unique ». Conclusion tirée par le fiston : « *Etre apprenti, c'était être esclave.* » Ses professeurs des Beaux-Arts japonais lui avaient pourtant expliqué : « *Tu ne dois pas exprimer tes problèmes personnels dans ton art. L'individu est petit, l'art est plus élevé.* » Au travail, grain de poussière !

Débarqué aux Arts décoratifs de Paris, le jeune Kuni se fait vite remarquer par son extrême capacité de concentration, proche de l'apnée. « *Tu retiens ton souffle et tu travailles sans respirer,* explique-t-il. *On a toujours le temps, et, jusqu'à la*



dernière seconde, on travaille calmement. » Paris l'enchanté, la vie étudiante l'épate. Il découvre avec étonnement le rituel du bizutage, assez éloigné de la cérémonie du thé. Vite repéré par les agences de graphisme et d'architecture, qui lui déroulent le tapis rouge, l'étudiant surdoué décide pourtant de retourner à Kyoto. Le responsable de ce choix bizarre n'est autre que le peintre Balthus, fasciné par la culture japonaise, qui, du haut de sa réputation, prêche au jeune Kunihiro les bienfaits de la tradition familiale. Peintre sur kimono comme papa, c'est ton destin ! Retour, donc, à l'atelier de Kyoto et à son atmosphère

féodale. Là, Kuni s'émancipe, mais sans renverser la table. Son idée novatrice, explique Marc Petitjean, était que « *le kimono tout entier devienne un dessin et une sculpture en mouvement.* » Sur ces costumes d'apparat peints en un seul exemplaire, « *le vide devient lui-même un motif.* ». S'inspirant de l'art optique de Victor Vasarely, Kuni marie la plus grande modernité à une lourde tradition qui faisait de la Japonaise élégante une sorte de paquet-cadeau monté sur d'inraisemblables socques en bois. Et pas question de faire des claquettes !

Le vrai cadeau, c'est ce livre chaleureux, qui raconte la belle et longue amitié entre Marc Petitjean, écrivain et cinéaste, et Kunihiro Moriguchi, qu'il a filmé et photographié pendant des années dans son atelier. Sous ses allures modestes, ce récit est aussi une réflexion sur la transmission, qui peut se faire de maître à disciple « *dans la maison* » – these inaudible aujourd'hui, vestige quasi archéologique – ou bien dans une école, de « *prof* » à élève. « *Je ne veux pas être un cerf-volant sans fil, mon fil doit être attaché à la terre.* », explique le trésor national vivant, qui a de la chance d'être japonais : il n'entrera jamais au Panthéon.

Frédéric Pagès